Bibliothèque
Fol. Lb 2833

L'ECHO DES HONNÊTES GENS, OU LES CRIS DU PEUPLE MALHEUREUX.

No. 11e.
Case
FRC
14320

De l'Imprimerie de J. PHILIPPE, Rue de Zacharie ;
N°. 72 ; et rue Severin, N°. 115.

an 7

THE NEWBERRY
LIBRARY

LES CRIS DU PEUPLE MALHEUREUX

O toi, liberté de la presse, qui pouvoit seul divulguer aux yeux de la nation les traîtres, les dilapidateurs de la fortune publique, tu fus anéantie ou pour mieux dire, tu n'exista jamais. Leurs complots liberticide, leurs atrocités sans nombre, avoient trop besoin de se couvrir du voile du mystère, pour nous laisser jouir du flambeau de la raison.

O ma patrie! à combien de dangers n'a tu pas été livré, depuis le moment de notre révolution; sans cesse entouré d'hommes perfides, nos cœurs flottoient entre la crainte et l'espérance, entre la misère et le désespoir, et sous le saint noms de liberté, des hommes de rien, des intrigans, élevés aux fonctions augustes, de législateurs devinrent nos bourraux, nos assassins.

Si nous jettons nos regards, dit-on, sur cette immortelle convention nationale, le mal qu'elle a laissé faire, est mille fois pire que le bien quelle a fait. Je ne retracerez point à mes lecteurs des faits toujours récens à la mémoire de l'homme sensible, ces massacres immenses, ces boucheries journaliers, ne sont que trop profondement gravés dans nos esprits, pour qu'il en sorte jamais. Envain me viendra-t-on me dire la terreur étoit à l'ordre du jour, et chacun craignoit

pour sa propre existence, ce quelle a fait plus tard ne pouvoit-il pas être fait avant ?

Hé quoi, des législateurs craignent pour eux-mêmes lorsqu'il s'agit de sauver trente millions d'hommes, et que fera donc le soldat en présence de l'ennemi, si moment d'une action, il déposoit les armes, et que ne consultant que ses intérêts individuelles, il laissa le champ libre à nos ennemis? A-coup-sûr l'on ne manqueroit pas de le traiter d'ennemi de son pays? Hé bien, que devons-nous donc dire à cette convention nationale qui laissa sous ses yeux exécuter les massacres du 2 septembre; qui créa elle-même un tribunal de sang et des comités intermédiaire non mieux organisés? n'étoit-elle pas là pour voir que les loix étoient sans vigueur, que des milliers de victimes étoient immolé à la cupidité, à la rage de mille factieux ? Hé bien à cette époque, l'homme de bien, l'homme courageux, l'homme sensible, l'homme enfin qui voit qu'on viole impunement les loix de son pays, ne devoit-il pas plutôt invoquer ces mêmes loix en faveur des opprimés, en faveur de mille et mille victimes qui étoient si injustement embastillés. mais quel fruit avons-nons donc retiré de cette immortelle journée du 9 thermidor, lorsque ces tyran, lorsque ces monstres abominables furent une fois anéantie? Il leur restoit encore des partisans, et cette

immortelle convention resta encore dans le calme ; l'on n'assassina plus le peuple partiellement, mais bien dans son entier. On a recours à une disette générale et factice, qui fit périr des familles entières de misère et de désespoir. Si nous jettons les regards sur cette Vendée, sur le crime de ce féroce Carrier et sur ceux du boureau Lebon, ne verrons-nous pas par-tout que massacre, que famine, que rage, que désespoir ?

Législateur, des hommes aussi pervers, des monstres qui étoient sans cesse altérés du sang humain, devoient-ils un seul instant siéger parmi vous, et lorsque leurs projets abominables, commençoit à se dévoiler à vos yeux, ne deviez vous pas les anéantir sur le champ, et où étoit donc ceste garantie individuelle de vos opinion, cette inviolabilité, fait à coup sûr en cet instant plus que jamais quelles voies devenoit nécessaire, et en supposant qu'une poignée de factieux a contenu en vous le bien que vous auriez dû faire, n'aviez vous pas le peuple trop long-temps méconnue, trop-temps outragé pour défendre les intérêts de l'homme de bien.

Législateur de l'an 7, si ma plume a esquissé ces faits, si elle a voulue vous les remmettre sommairement sous les yeux, ce n'est que pour vous inviter à déployer de plus en plus toute l'énergie dont vous

êtes capable. Sauvé la république et la postérité vous bénira : quitte cet intérêt personnel, ne souffrez pas que l'on vous traite de vils égoïstes, de sang sues du peuple, ne vous laissez dominer par aucune faction. Que les traîtres, s'il s'en trouvoit encore parmi vous, soit à l'instant livré à la vengeance des loix La carrière vous avez à parcourir est grande; mais elle en sera plus glorieuse. Déjà l'opinion public vous accuse d'insouciance ou de temporisation pour le crime : pourquoi ne mettez-vous donc pas en jugement ces dévastateurs de la fortune publique, ceux qui imittoient, aux dépens de la nation, le faste de nos anciens tyrans. Reprenez....reprenez le bien public, s'ils l'ont volé, il ne leur appartient pas, reprenez ces terres, qu'ils n'ont acquis que par leurs dilapidations. Que craignez vous donc, qu'une nouvelle terreur s'empare de vous? Et la commission des onze devoit-elle se dissoudre avant d'avoir dressé leurs actes d'accusation, une poignée de factieux peut-elle vous retenir contre un peuple qui vous demande vengeance, oui, oui, vengeance.... pour tous les traîtres, les dilapidateurs de la fortune publique pour tous les assassins du peuple; et pourquoi donc les premiers monopoleurs de la république resteroit-ils impunis, ceux qui ont plongé le peuple dans une misère de plus affreuse, ceux qui ont ôté à la classe

indigente les moyens de subsister, ceux enfin qui sont les premiers agioteurs de la république. Rentrés, législateurs, un moment en vous-même, voyez un peuple dont l'industrie est épuisé, le commerce anéantie, les arts négligés, la misère publique à son éomble. Voyez une guerre dévastatrice qui depuis trop long-temps désole le genre humain. Voyez ces pères et mères éplorés privés du soutien de leurs débile existeuce. Voyez ces mères, ces enfans qui vous redemandent à grands cris leurs pères pour leur prolonger des jours malheureux et pénible. Voyez enfin ces vainqueur de l'Italie, manquant des choses de première nécessité, et le peuple écrasé sous le poids des impôts; oui, législateurs, c'est à vous qu'il est dû de retirer la France de ce pénible état, et vos cœurs ont déjà sentie les sacrifices que vous deviez faire, l'économie la plus sévère doit être la base de vos délibérations. Vous n'êtes pas appellé au poste d'honneur qui vous est confié pour y augmenter vos fortune, vous y êtes appelés par un intérêt plus vif, plus grand, plus honorable, c'est celui d'être utile à votre patrie, à l'humanité, en un mot à tous vos concitoyens. Abandonnez donc au moins jusqu'à la paix, le surplus de ce qui vous est nécessaire pour exister, une famille vivroit un mois avec vos honoraires d'un jour. Faites en faire autant à tous les

ministres, au gouvernement lui-même ; faites peser sur ces mêmes ministres une grande responsabilité ; faites vous rendre un compte exacte chaque décade des fonds qui leur sont confié, diminuez le nombre de ces vrlets insolens qui infectent toutes les administrations, faites enfin restituer à tous les voleurs de la république ce qu'ils lui ont pris. N'épargnez pas les agioteurs, les fournisseurs infideles, depuis trop-long-temps l'homme de bien est confondue avec le fripon ; la surprise, la mauvaise foi n'est que trop à l'ordre du jour. Récompensez le zèle, les talens et sur-tout celui qui est utile à son pays sans intérêt, voilà la tâche pénible mais bien glorieuse que vous avez à remplir. Le peuple alors vous secondera sans murmurer, et il saura apprécier une conduite si généreuse. Les sacrifices, s'il est encore obligé d'en faire encore, lui deviendrons plus supportable, et il s'écriera avec tous les amis de l'ordre de l'humanité, vive les législateurs de l'an 7, vive la liberté, vive la république : A bas traîtres et les dilapidateurs.

P. H. BEAUVISAGE.